

Age Tendre, secrets d'écriture et inédits

Pour utilisation en classe, gratuite

Souvent, quand on va dans les classes pour parler de nos textes, on commence, et c'est bien normal, par nous demander d'où est venue l'idée, et puis on discute des différentes influences, du développement de l'intrigue, du temps qu'il a fallu pour écrire le livre...

Voici des réponses à certaines de ces questions, et puis aussi des inédits – des brouillons, des passages coupés, des idées qui ont vrillé en cours de route – pour mieux rendre compte de ce que c'est que l'écriture : quelque chose de toujours recommencé, de collaboratif, de bordélique et de foutraque, avec du très prévu et du tout à fait inopiné.

Je commence par *Age tendre*, un roman ado/adulte de 2020 chez Sarbacane, auquel je suis extrêmement attachée. Je dis même souvent que c'est mon petit chouchou parmi mes livres, même si – et oui, c'est un peu paradoxal – ce n'est pas celui que je trouve le plus réussi. *Age tendre* ressort en septembre en poche chez Gallimard, il est aussi en cours d'adaptation en BD, et je me suis donc dit que c'était l'occasion d'aller fouiller les tiroirs pour alimenter mon tout premier billet FAQ/Inédits.

Petit récapitulatif : *Age tendre*, c'est l'histoire de Valentin Lemonnier, un élève très consciencieux, très angoissé, qui, dans un monde alternatif où tous les élèves entre la 3^e et la 2nde font un stage de service civique (« serci ») d'une année, est envoyé... à Boulogne-sur-Mer, dans le Pas-de-Calais, pour s'occuper de personnes âgées atteintes de démence dans un drôle d'EHPAD. Il s'agit d'une « unité Mnémosyne » : un lieu entièrement reconstitué pour ressembler à un village d'enfance des patients de l'unité, où tout est donc fait pour leur laisser croire qu'ils vivent dans les années 60-70.

Dans cette bulle à l'abri de toutes les horreurs du monde actuel, Valentin va découvrir la bonne vie d'antan, les yéyés, Françoise Hardy – et se lier d'amitié avec sa directrice de thèse, l'énigmatique Sola Perré.

Mais peut-on éviter pour toujours la réalité ? Ce cocon peut-il devenir pour Valentin « la maison où il a grandi » ?

Toute l'histoire est racontée du point de vue de Valentin, sous la forme d'un rapport de stage. Valentin « a dépassé » la taille des 30 pages convenues, nous

confesse-t-il dès le début du livre. J'y reviendrai bientôt : ce parti pris formel, venu tardivement lors de l'écriture, est ce qui a permis à ce livre de sortir de mes tiroirs.

Q. D'où est venue l'idée d'*Age tendre* ?

Contrairement à beaucoup de mes livres, je me souviens parfaitement du moment où j'ai eu l'idée d'*Age tendre*. C'était en lisant un article extraordinaire du *New Yorker* de 2018, signé Larissa MacFarquhar, « *The Comforting Fictions of Dementia Care* » (« les fictions réconfortantes du soin aux personnes atteintes de démence »). Dans cet article, la journaliste explore des maisons de retraite où une ou plusieurs pièces sont reconstituées pour ressembler à des lieux de jeunesse des patients. MacFarquhar montre magnifiquement les tensions d'un tel choix : a-t-on le droit de mentir à des personnes atteintes d'Alzheimer ou de démence, simplement pour les apaiser ? Peut-on leur faire croire, ou les laisser penser, qu'elles vivent encore dans les années 50 ? Elle en évoque les paradoxes absurdes : pour certaines personnes, notamment d'origine ouvrière, que pourraient évoquer ces salons lambrissés et les lustres à pampilles ? Et que faire des événements traumatisants de l'époque – guerres, notamment – les mentionner par souci de réalisme, ou les ignorer, tout simplement ?

J'étais fascinée par les implications de ce « gentil mensonge », comme le dirait plus tard Valentin dans *Age tendre*, et son côté fortement romanesque si on en étirait un peu les contours. D'ailleurs, il y avait déjà un film qui prenait un peu la même idée, *Goodbye Lenin*, où un jeune homme fait croire à sa vieille mère que le mur de Berlin n'est jamais tombé. Mais surtout, pour moi, cette idée évoquait *The Truman Show*, où la vie entière d'un homme est artificielle, et filmée 24h/24 par des caméras de télévision.

La vie entière, oui... Je sentais que je tenais quelque chose. Quand j'élabore un roman, souvent, ce qui m'intéresse, ce n'est pas le réalisme pur, mais quelque chose comme une réalité augmentée. Je trouve une idée un peu marrante, et puis je souffle dedans pour qu'elle enfle, prenne des couleurs. Et tout le challenge ensuite – c'est pour moi l'attrait numéro un de l'écriture, peut-être – c'est qu'on y croie quand on est à l'intérieur du *système* du texte.

Alors je me suis dit : « Ça ne va pas être une seule pièce, ni même deux. Ça va être TOUTE la maison de retraite. Non, TOUT LE VILLAGE. Un univers entier où le temps n'est jamais passé. »

C'était le point de départ. Ensuite, tout restait à construire.

Q. Etes-vous vraiment fan de Françoise Hardy ?

Oui, je suis vraiment très fan de Françoise Hardy. Je connais un grand nombre de ses chansons intégralement par cœur, sa voix me touche exactement comme elle touche Valentin, et c'est pour moi la chanteuse parfaite pour une intrigue qui va parler de passé, de mélancolie et de joie, avec du tendre et du triste à la fois.

De fait, Françoise Hardy est l'élément de l'intrigue qui est arrivé le plus rapidement. Parce qu'une idée de départ, c'est bien joli, mais ensuite, il faut tirer les fils. Les intrigues s'élaborent à partir de « et donc ? » et de « et alors ? » et de « et ensuite ? ». Il ne suffit pas d'avoir un lieu, il faut des actions : les personnages doivent *faire quelque chose*. Il me fallait un problème, un défi, une mission abracadabrante (parce que j'aime les intrigues assez loufoques), qui menace de faire s'écrouler l'illusion entretenue par la fameuse maison de retraite bloquée dans le passé.

« Les patients de la maison de retraite veulent absolument faire venir Françoise Hardy pour un concert... » (et alors ?) « et alors, elle est beaucoup trop âgée... » (à l'époque, elle n'était pas encore morte). Et alors ? Alors les employés de l'unité doivent trouver un sosie.

Q. Pourquoi l'idée du stage ?

Parce que ce serait beaucoup plus drôle, bien sûr, si ce n'était pas si simple, si ce n'était pas les employés de l'unité qui voulaient faire venir Françoise Hardy, bien au contraire, c'est trop galère, ils cherchent à enterrer l'affaire... Il faudrait donc que ce soit un accident, cette invitation. Un quiproquo ! La clef de toutes les bonnes comédies : un malentendu.

Une gaffe !

Et qui fait des gaffes ?

Les stagiaires, bien sûr ! (pardon les stagiaires, hashtag pas tous les stagiaires).

Ainsi est venue l'idée du stagiaire. Je savais d'emblée que je voulais qu'un ado soit le héros de l'histoire, mais assez vite je me suis dit que ce serait marrant qu'il soit stagiaire malgré lui, pas du tout familier ni de la démente, ni du Pas-de-Calais, ni de Françoise Hardy.

Astuce écriture : quand il y a des refs un peu spécifiques, ça aide aussi beaucoup les lecteurs si votre personnage découvre en même temps qu'eux ce dont il est question. Aux personnes qui s'effarouchaient : « Mais les djeuns dojourd'hui ne connaissent pas Françoise Hardy !!! », on peut répondre « non mais chill, Valentin non plus, et il va *aussi* la découvrir. » C'est comme ça qu'une ref un peu exclusive devient inclusive.

Il était évident qu'il fallait un stage d'un an, et non pas d'une ou deux semaines, parce que l'intrigue allait, mine de rien, être assez psychologique et devrait donc prendre son temps. Je voulais que mon Valentin arrive à l'unité Mnémosyne bien cartonné lui-même, avec des angoisses, des chagrins (l'implosion de sa famille), un rapport compliqué au passé et au souvenir. Et donc un fort désir de se nicher dans un lieu tout chaud, tout doux, tout Technicolor. Il fallait néanmoins qu'il *grandisse* : *Age tendre* était pour moi dès le début un *Bildungsroman*, un roman d'apprentissage et de maturation, une aventure dont il sortirait plus fort et plus mûr, réconcilié avec le présent et l'avenir.

J'ai donc inventé une France alternative un brin ambivalente où le formidable argent du nucléaire permet à un Etat-Providence amouraché du jargon néolibéral américain de financer des stages de service civique à tous les lycéens du pays (et des maisons de retraite de luxe à toutes les personnes âgées).

Comme on le verra, dans la version d'origine, c'était un service civique post-bac.

Q. Pourquoi Boulogne-sur-Mer et la côte d'Opale ?

Les lieux qui nous nourrissent nourrissent nos imaginaires, et nos émotions liées à ces lieux viennent imbiber nos histoires. J'avais implanté mes *Petites reines* à Bourg-en-Bresse, fief de ma famille maternelle ; j'ai mis *Age tendre* dans le Pas-de-Calais, ancrage de ma famille paternelle. Dans un cas comme dans l'autre, je savais que la tendresse que j'éprouve pour ces endroits transparaîtrait dans les textes.

Q. Et d'où est venue l'idée du rapport de stage ?

C'est peut-être l'aspect le plus intéressant du processus d'écriture d'*Age tendre*, alors je vais y consacrer une longue réponse.

Il ne suffit jamais d'avoir une bonne intrigue – j'en ai parlé énormément dans *Ecrire comme une abeille*, ce n'est pas l'intrigue qui fait le livre, c'est la forme.

On peut avoir la meilleure intrigue du monde, si la forme est mollassonne, pas adaptée, pas inspirée, alors tout le soufflé retombe.

Or, je n'avais pas la forme.

J'avais un héros, une intrigue, je savais tout (ou presque) de ce qui allait se passer. J'avais un titre : *La maison où j'ai grandi*, qui est longtemps resté son titre de travail.

J'avais commencé à écrire des pages et des pages et des pages, mais j'effaçais tout. En désespoir de cause, j'ai même fait quelque chose qui est extrêmement inhabituel pour moi : j'ai écrit une bonne cinquantaine de pages sur un carnet. Mais ça ne fonctionnait pas du tout, alors j'ai laissé tomber le projet pendant de nombreux mois et j'ai tout oublié de ce carnet.

Je l'ai retrouvé récemment, au cours d'un rangement, et c'est la lecture (assez douloureuse) de ces 50 premières pages très ratées qui m'a inspiré ce billet de blog.

Cette version ancienne permet de voir à quel point une différence de parti pris formel peut avoir un impact volcanique sur tout un texte. Dans ce brouillon, Valentin est un grand ado blasé de 18 ans, qui vient d'échouer à son bac. Traumatisé par une récente rupture amoureuse d'avec son copain (il était gay dans cette version), il arrive dans le Pas-de-Calais avec sa mère. Son ton est désabusé, sarcastique, une sorte de version masculine et sombre de ma Mireille Laplanche des *Petites reines*. Le résultat est vraiment assez mauvais. On voit déjà la qualité dans les toutes premières lignes, où il parle avec sa mère :

- Le service civique, cette invention d'esclavagiste.
- Toujours le sens de la mesure, Valentin.
- Neuf mois ! Neuf mois à trimer pour le bénéfice de quelqu'un d'autre. Et pour presque que dalle, alors qu'on est jeunes, et qu'on a notre vie à vivre !
- C'est à peu près ce que je disais quand j'étais enceinte de toi, mon chou.

A votre service pour toutes les vannes douteuses. Ce proto-Valentin était, on le voit, très loin d'être tendre ! Tout de suite après, cependant, il y a déjà des ingrédients qui resteraient jusqu'à la fin : on comprend qu'il a été envoyé en service civique dans le Pas-de-Calais en EHPAD contre sa volonté, puisqu'il avait fait des choix différents sur l'algorithme. Sur ce, les frère et sœur de

Valentin arrivent, et encore une fois, le ton est beaucoup plus sarcastico-cruel que dans la version publiée :

- Y a Valentin qui se tape un plan *Bienvenue chez les Ch'tis* pour son service civique (...) Il va torcher les vieux à Boulogne-sur-Mer !

Valentin ressort ensuite la vanne de l'esclavagisme... Ces pages sont très cringe, et étonnantes, à relire pour moi huit ans plus tard, parce que je n'y retrouve pas du tout « mon » Valentin, mon petit Valentin chéri qui est si gentil, doux et angoissé, et qui était à l'époque complètement caché derrière ce personnage de grand garçon blasé. Il fume, boit, passe son temps sur son portable, jure comme un charretier. Certaines scènes, cependant, sont restées quasi inchangées. C'est le cas de la rencontre dans un bus entre Valentin et un jeune infirmier qui va lui conseiller de dire qu'il est fan de Françoise Hardy – alors que Valentin n'en a jamais entendu parler.

Regarder les brouillons des auteurs (les avant-textes, comme on les appelle !) est donc un jeu assez marrant de différences et de similarités. On voit ce qui reste – ici, les éléments-clefs de l'intrigue, qui est quasiment inchangée – et ce qui s'en va à toute allure : ici, non des moindres détails, puisque c'est littéralement toute la personnalité de Valentin, ainsi que son âge, qui a été bulldozée par la réécriture suivante.

Mais pourquoi donc, alors ? Parce qu'est apparue la décision d'un parti pris formel tout à fait différent : le rapport de stage.

Alors que l'écriture d'*Age tendre* stagnait, je me suis aperçue qu'il faudrait que Valentin écrive un rapport de stage pendant l'année, et je me suis donc dit que je pourrais en montrer des passages, au départ pour remplacer de longues et rébarbatives descriptions des lieux. Mais illico, cette idée s'est transformée en une autre : *tout le livre* allait être rédigé sous la forme d'un rapport de stage. Encore une fois, c'est le genre de moment dans l'écriture où on se lance dans quelque chose de « plus grand que nature », un peu délirant. *Il va écrire un rapport de stage qui se lit comme un roman.*

J'ai recommencé à écrire depuis le début, sur ordinateur pour le coup, et là, j'ai eu le sentiment très fort, qui m'arrive dès que je trouve la « bonne forme », que cette fois-ci, c'était la bonne. En passant à la forme du rapport de stage, j'avais un « je » plein d'incertitudes, de craintes, d'application. J'avais aussi des possibilités de non-dits très rigolos (par définition, un rapport de stage n'est pas censé s'étendre sur les émotions intimes du stagiaire : ça allait forcément

devoir être lu entre les lignes. Je pouvais jouer avec le jargon administratif, procédurier, Educ-Nat' du genre du rapport de stage. Tout à coup, l'humour n'était plus dans les vannes à deux balles de Valentin, mais dans des endroits beaucoup plus intéressants : les décalages entre ce qui est attendu de lui et ce qu'il produit, les choses qu'il ne perçoit pas lui-même, les dialogues fidèlement retranscrits qui parlent de lui davantage qu'ils ne parlent des autres personnages.

Dès le début de cette réécriture, Valentin a radicalement changé.

Tout ce que je ne m'étais pas autorisée à faire de lui – un garçon sensible, vulnérable, cabossé, extrêmement intelligent mais aussi complexé et compliqué – est sorti dans sa prose de bon élève. Il est vite devenu évident qu'il était très candide et naïf – pas du tout du genre à venir de rompre une relation amoureuse et sexuelle. Il a illico rajeuni, et le stage de service civique post-bac est devenu un stage entre la troisième et la seconde.

Il a aussi gagné de nouveaux buts, qui sont venus s'ajouter à l'intrigue principale. Il était si doux que je me suis dit qu'il n'allait pas seulement être sauvé, mais aussi sauver quelqu'un. Grâce à lui, le personnage de Sola est apparu, et leur relation s'est développée. Par sa perspicacité et sa sensibilité, il allait sortir Sola de sa solitude.

Voici des photos du fameux carnet.



CH1

- Le service unique, cette invention des clavigistes.
- Toujours ce sens de la mesure.
- Neuf mois ! Neuf mois à trimer pour le bénéfice de quelqu'un d'autre. Et pour presque que dalle, alors qu'on est jeunes, et qu'on a notre vie à vivre.
- C'est à peu près ce que je disais quand j'étais enceinte de toi, mon chou.
- Je vois Maman en train de claquer la porte du frigo. Je reviens ses mains, bagues en vire et tâches de rousseur, casser les œufs du cake au saumon du soir.
- Tu n'es [crac] pas très [crac] généreux, mon grand. Ça t'apprendra à le devenir.
- Mais il y a encore sur la personne, Maman, je te jure, regarde la lettre.
- J'étais catastrophé, mes pieds regardent sur la lettre, derrière, en plongeant, mes grands pieds posés sur le carrelage en faïence.
- J'ai dit dans mes lettres d'intérêt musique, culture et nourriture, pas Alzheimer, torçage de cul et pas-de-Calais !
- Hauts de France, a corrigé Maman [crac].
- La lettre disait cher Valentin Laurel, ~~mon~~ l'Etat français est heureux de vous compter parmi ses jeunes en service en 2020-2021 ; votre service s'effectuera ~~au service~~ Ministère de la culture dans la section

Donc ce mec à côté de moi est en train de se ren-
dormir et moi je ne sais rien de ce qui m'attend
- Hey, je lui dis, salut, moi c'est Valentin
- Hadrien

- Enchanté. On va peut-être bosser ensemble, t'es en
section quel ?

- Section D, années 40-50.

- Ah, moi 60-70. Damage. Tu révises ? je dis, en
faisant semblant de rigoler. Quel sérieux !

- Non, dit le gars, je révis à peine, c'est juste
pour m'occuper, puis aussi histoire q'ils ne mettent
pas juste au changement de pot de chambo, tu
vois si tu t'y connais un peu et que tu fais
semblant de t'y intéresser, ils te donneront des
trucs plus intéressants à faire.

- Ah mais ? comme quoi ?

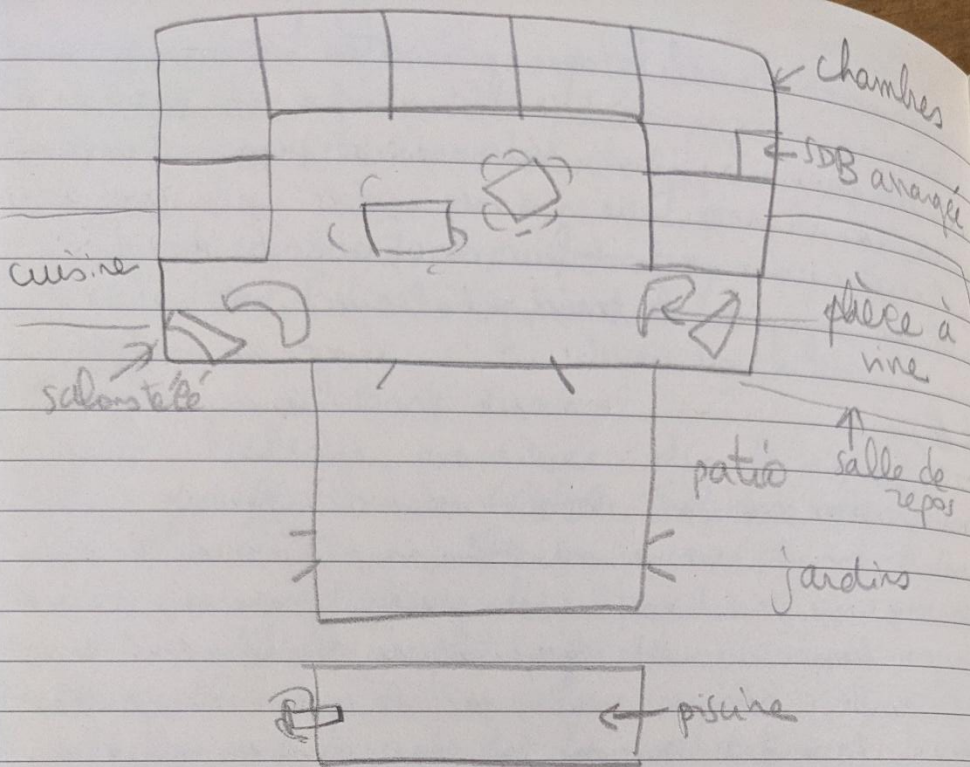
- Je sais pas, des piqures, ou raconter des his-
toires.

Ces deux choses-là ne me semblent pas très équi-
valentes. Mais clairement, j'ai encore 20 minutes
de route pour m'extirper des tâches pot de chambre.

- Tu peux me dire ce qu'ils racontent, juste en
gros ? Genre, qu'est-ce que je dois savoir pour
qu'ils ne laissent faire des piqures ?

Hadrien lève les yeux au ciel, clairement, il
est à moitié dans sa vie de glandeur de mon espèce
qui demandent à l'Anaché au meilleur de la
classe de lui faire le topo du cours de géo
sur les Ports de l'Asie Orientale trois minutes
avant le contrôle. Mais ma tête doit lui servir.

- Ce qu'il faut savoir, dit-il, c'est avant le contrôle



propre vie passée, sont les "malades", exécutés
les habitants de ce monde-là. Ici, ce sont eux
les rois ce sont eux qui sont les personnages
principaux de leur histoire, de leur histoire, de
notre histoire. Vous nous accommodons les détails.
Vous ajustez le monde à leurs souvenirs, y compris
leurs souvenirs qui défilent.

Ce sont les failles de leur mémoire qui nous disent
parfois une autre histoire et nous obéissent, car qui
est assez puissant pour dire que l'histoire c'est comme
ça et pas autrement ?

Tout ceci, on nous l'explique ce lundi matin,
dans la salle de repos du personnel, une petite
pièce à tapis et à canapés bas dissimulée derrière
une paroi à rayures orange et bleu marine de

la pièce
12 y a
des gens
vraiment à
têtes. 18
les quatre
toute la
et brusq
cavants b
doux, ha
elles ne
sont bie
ment, est
Dr Lin
à fond
que je

- W
me m
réception
Sa
j'acqui
- Vous
- Vale
bèche
- Vale
- 19
- 19
éliez
présen
frag
bons,

quelque part, puisqu'elle remonte entière et
tout es diminue, comme réa d'un souvenir passé,
me fait monter les larmes aux yeux.
Viens me retrouver...

Et merde, j'ai foutu mon portable au casier,
pas moyen de vérifier ce que tout l'autre blond
- Sa t'émène à ce point ? s'étonne Nastia.

Et ça y est, ils ont repéré mes yeux embués.
- J'adore Françoise Hardy, je dis. Et tu
la chantes très bien, Hakima.

Les aides-soignants s'interrogent du regard.
Puis Rodolphe :

- OK, Valentin, tu seras avec Paul. Milan,
tu aides côté soins physio. Et ça suffit, les
discussions.

Alors Paul sourit, se détache de la porte
comme un lion d'un arbre, et me dit :

- Welcome, M. Sensible. Et puisque t'adores
Françoise Hardy, je sais exactement par où
on va commencer.

→ épisode Torcat J.

Ch 9

- Alors, c'était comment ? me demande Suzanne
quand j'arrive, à 19h45, claqué comme je ne
l'ai pas été depuis des mois.

- Épuisant. C'est littéralement un bœuf de
maître d'un gigantesque mensonge banal et
toi ?

- J'ai scanné plein de codes-barres, c'est fou

(Ch II)

les jours suivants, j'ai eu du mal à mener à bien ma mission minci.

Il faut dire, tout d'abord, que d'autres choses se sont mises en train de mon chemin. Il manquait des rideaux dans la chambre de M. Mignard, un téléphone dans celle de Mme Charbon, des portefeuilles à tous les pensionnaires; à chaque fois, il a fallu faire une recherche pointue, étudier les différents modèles, demander leurs avis aux principaux intéressés. - M. Glowinsky vous préfère les portefeuilles - là n'elles-ci? (leur venant un catalogue la Redoute de 1964).

- J'en veux à rachat!

[À Paul: M. Glowinsky veut des chaussons, à scratch.

Paul: Le velours n'a pas encore été inventé.

C'est un problème qd les pensionnaires se mettent à réclamer des objets, des choses et des concepts qui datent de l'année dernière. L'un d'entre eux a réussi à convaincre certains autres, mais pas tous, qu'il existe "un programme informatique" permettant à des gens "de se parler par téléphone tout en voyant dans un écran". Il se rappelle même du nom: "Skype". "Je parle à mes petits-enfants sur Skype", a-t-il annoncé à ses colocataires.

L'assemblée est divisée quant à la véracité des propos de M. Leclerc.

- Il dit n'importe quoi, selon Mme Lanigues. Mme Champard, quant à elle, demande la voir.

leur même
parcellaire;
chaussure-pier
un paradis
parfois ob
réellement
dente qui ne
- Mme Cl
- ment.

Je ne
j'achèverai
par inter
- Qui de
m'a dit de
Mais la
- Ce Par

Dans
cohabitent
sans par
quand ils
sans trou
tout de
sans pe

- Il s
ou de la
- le de
petits-en
Parfois
petits-en
je me
de voir se

- Tu vois ton père au dîner dans un écran et tu t'en accommodes.

- Je m'en accommode pas, c'est scandaleux, je m'en plains, je trouve ça dérangeant.

- Mais c'est la seule manière de rester en contact.

- Exactement.

- Ben c'est pareil pour eux. Tu vois qu'ils sont dupes ? Va passer plus de deux minutes avec eux. Ils savent que c'est nous qui leur avons tout fabriqué. Mais c'est leur seule manière de rester en contact avec ce qui compte pour eux.

- T'es en train de me dire que Mme Torcat n'attend rien de réponse à sa lettre ?

- Je dis pas ça. Pt-ê qu'elle en attend une. Mais ça veut pas dire que demain, elle te dira pas qu'elle se souvient de la mort de sa sœur l'année dernière.

Il se lave les mains, reprend son seau.

- Arrête de penser aux pensionnaires comme à des gens qui seraient en permanence sous l'eau, dans leurs scaphandriers. C'est des sables mouvants, ces vieux. De temps en temps y a des trucs qui remontent, d'autres qui se laissent engloutir.

Il part, et juste avant de claquer la porte :

- Elle attend sa lettre, à mon avis, parce que l'avoir lui confirmera ce qu'elle sait déjà : tout ici est une fabrication, rien ne peut venir du dehors. Dehors est mort.

Je n'ai pas envie d'écrire cette lettre.

Q. Pourquoi les « notes rétrospectives » ?

Tout le long du rapport, qui se présente sous la forme d'un journal intime, Valentin commente son propre journal en y ajoutant des « notes rétrospectives ». En même temps que le rapport de stage évoluait, la question de l'écriture est née. J'ai vu que cette forme permettait de présenter une sorte de double narration : celle, candide et sur le vif, de Valentin à l'époque des événements, et puis des notes qui témoignent de son évolution après un an de stage. Ce Valentin un brin plus grand et plus mûr est un auteur plus sûr de lui, qui a du recul sur les événements, s'auto-critique, s'attendrit, et qui va même ménager le suspense. Valentin change beaucoup au fil de l'année, mais peu à peu j'ai compris qu'il deviendrait, d'une certaine manière, un écrivain.

D'ailleurs, c'est par l'écriture qu'il sauve Sola. En trouvant, lui aussi, la « bonne forme », il va écrire son histoire, l'archiver, lui donner une forme de réalité, et donc libérer Sola de son attachement compulsif au souvenir.

Q. Valentin est-il autiste ?

Certaines personnes disent de Valentin qu'il est autiste. Je suis réticente à l'idée de diagnostiquer des personnages de fiction, et en tous cas ce n'était pas du tout mon idée de départ. C'est certainement un garçon assez neuroatypique, mais je ne connais pas assez l'autisme pour me prononcer.

Pour moi, et là je m'y connais davantage, c'est surtout un grand angoissé, comme je l'étais moi-même à son âge. Avec lui, mes propres souvenirs de thérapie cognitive contre les angoisses et les phobies sont ressortis, et je me suis inspirée de ma propre expérience pour décrire son anxiété. Les exercices qu'il fait pour lutter contre les crises de panique sont très similaires à ceux que je faisais moi-même à l'époque.

En écrivant ces mots, je me rends compte que Valentin est, d'une certaine manière, passé d'une version sombre de Mireille Laplanche à un personnage plus proche d'Hakima Idriss. Hakima, la « boudin d'argent » des *Petites reines*, est un personnage dont je dis souvent qu'elle est la plus proche de moi quand j'étais ado. Eh oui, on met toujours beaucoup de notre histoire dans nos héros, sans toujours s'en rendre compte...

Q. Pourquoi ce rapport très fort au passé ?

Pour moi, *Age tendre* est moins un roman sur le passé qu'un roman sur le souvenir et la mémoire, et en particulier ces situations étranges où la mémoire est compromise, où le souvenir se grippe, où il est impossible de digérer des événements passés. Beaucoup de personnages du livre vivent avec une « perte ambiguë », un phénomène psychologique que je trouve très intéressant et qui désigne ces situations où l'on perd quelqu'un ou quelque chose sans possibilité de vraiment tourner la page. Les personnes âgées du livre et leurs proches errent dans ce bizarre et terrible no-man's-land de la démence, où le souvenir parcellaire vient tordre la réalité, et où les corps semblent se vider de vie alors même qu'ils sont encore vivants. Valentin a perdu sa famille, brisée par son père. Il se sent seul dépositaire de cette mémoire familiale et n'arrive pas à accepter cette nouvelle réalité. Quant à Sola, elle est la seule personne au monde à se souvenir de son histoire d'amour passionnelle avec un homme décédé. *Age tendre* est pour moi un roman qui cherche à comprendre comment combler, notamment par l'écriture, ces pertes ambiguës.

Q. Qu'est-ce qui a le plus changé dans l'intrigue en cours d'écriture ?

[attention, cette réponse contient un gros spoiler]

Une chose cruciale : la toute-fin de l'histoire ! Normalement, je sais exactement où je vais, j'ai le final bien en tête – et là, je l'avais. A la fin, une sosie de Françoise Hardy venait chanter à l'unité Mnemosyne. Mais quand j'ai soumis cette version du texte à mon éditrice Julia, elle a répondu avec beaucoup de bon sens : « Clémentine, enfin, on sait bien que ce n'est pas la fin vers laquelle tend toute l'histoire. C'est Valentin qui doit chanter ! » Les éditrices sont des gens très bien, qui lisent dans votre esprit mieux que vous-mêmes (enfin, la plupart du temps). Elle avait raison, évidemment. C'était Valentin qui devait devenir Françoise Hardy le temps d'une chanson. C'était lui qui allait célébrer « La maison où j'ai grandi ». Et voilà pourquoi j'ai modifié cette scène-clef.

Voici quelques extraits de la scène finale « d'origine », où la sosie Marlène Labourie chantait la chanson. Evidemment, Valentin était alors beaucoup plus libre de ses mouvements que dans la scène modifiée :

Marlène Labourie : J'ai le trac ! C'est la première fois que je chante du Françoise Hardy, et c'est la première fois que je chante face à un auditoire qui risque de ne pas se souvenir au bout de quelques minutes qui je suis et pourquoi je suis là.

Moi : Mais ils se souviendront de la musique, et même des paroles, vous inquiétez pas.

Et ça a été le cas...

Je voudrais décrire l'arrivée de Marlène Labourie, la manière dont elle est entrée en scène, s'est campée devant les pensionnaires, la manière dont elle a ouvert la bouche, tirant vers ses lèvres ses pommettes saillantes, pour chanter a capella le premier vers :

Quand je me tourne vers mes souvenirs...

Mais en vérité, je n'ai aucune idée de la manière dont Marlène Labourie est entrée en scène, s'est campée devant les pensionnaires, a ouvert la bouche. Je ne regardais pas du tout Marlène Labourie. Depuis mon banc – le banc de l'arrêt de bus, où j'étais assis à côté de Sola – je regardais les pensionnaires, qui regardaient Marlène.

Je revois la maison où j'ai grandi

Il y en avait dont les yeux brillaient comme jamais, comme si leur crâne avait une ampoule à l'intérieur.

Il me revient des tas de choses

Je vois des roses dans un jardin

Il y en avait qui étaient attentifs mais normaux, polis, comme quand on leur montre un western spaghetti ou un épisode du Petit Rapporteur.

Là où vivaient des arbres, maintenant, la ville est là

Il y en avait qui passaient d'un état à l'autre, d'abord ils remarquaient Marlène Labourie, ensuite ils s'éteignaient, et puis ils se rallumaient, comme des guirlandes de Noël.

Et la maison, les fleurs que j'aimais tant, n'existent plus

(...)

Je me suis aperçu, vers ce moment-là, que j'étais aussi, et déjà, en train de pleurer, enfin de larmoyer, et j'ai réfléchi à un moyen d'éponger mes larmes sur ma chemise (c'était une cool chemise à rayures bleues/ mauves/ oranges je précise) sans que Sola le voie. Mais elle avait déjà vu.

Sola : T'es triste de partir, mon grand ?

Moi : [je n'ai rien dit]

Sola : C'est très court et très long, une année de serci.

Moi : [je n'ai rien dit]

Sola : Tu vas me manquer.

Moi : [je n'ai rien dit]

Sola : On va tous les deux vers quelque chose de totalement nouveau, je pense.

Moi : Toi aussi tu vas me manquer.

Sola : [a murmuré le reste des paroles en même temps que Marlène Labourie les chantait] *Mes amis me demandaient, pourquoi pleurer ? ... découvrir le monde vaut mieux que rester... tu trouveras toutes les choses qu'ici, on ne voit pas...*

Et en même temps elle gommait mes larmes du coin de sa manche à elle.

Sola : *Toute une ville qui s'endort la nuit... dans la lumière...*

Moi : Je savais pas que tu connaissais les paroles.

Je continuais à regarder droit devant moi les pensionnaires qui regardaient droit devant eux Marlène Labourie.

Sola : Oh, j'ai eu ma période fan de Françoise Hardy, moi aussi.

Et elle continuait à murmurer toutes les paroles, vraiment elle les connaissait. C'était marrant d'entendre la voix de Sola, chuchotante et un peu rêche, au-dessus de celle toute pure et limpide de Marlène Labourie. Comme une voix-off qui aurait plus de choses à dire que la voix principale.

Sola : *Quand j'ai quitté ce coin de mon enfance, je savais déjà que j'y laissais mon cœur... tous mes amis enviaient ma chance, mais moi je pense encore à leur bonheur, à l'insouciance qui les faisait rire, et il me semble que je m'entends leur dire...*

A ce moment-là, j'ai sauté dans la chanson à pieds joints et j'ai chantoné avec Sola,

Sola et moi : *Je reviendrai un jour, un beau matin, parmi vos rires... Oui je prendrai un jour le premier train du souvenir...*

Sola : [a murmuré] Mais oui, tu reviendras, et moi aussi, promis...

Moi : Comment ça toi aussi ?

Elle m'a passé un bras autour des épaules. Ensuite on s'est tus, on a continué à écouter Marlène Labourie tout en regardant les pensionnaires, qui continuaient à s'éteindre et à s'allumer ensemble, parfois synchro, parfois pas.

Q. Est-ce que d'autres scènes ont été coupées ?

Oui, beaucoup. *Age tendre* est déjà très long, mais j'ai un gros document de paragraphes et chapitres coupés, qui en général l'ont été parce qu'ils n'ajoutaient pas grand-chose à l'intrigue. C'est un exemple typique de ce que l'on appelle « Kill your darlings » : tuer nos passages chéris, qui sont peut-être très mignons mais ne font rien avancer. Notamment, ma passion pour les années 60-70 menaçait d'être un peu trop envahissante, et le livre de se transformer en un catalogue de « trucs chouettes de ces années-là ».

Mais comme sur mon blog, je fais ce que je veux, voici un exemple de chapitre coupé que j'aimais bien quand même :

Vadim m'a ramené de la médiathèque un petit prospectus qui disait : « Exposition Swinging Sixties à l'espace Maurice-Boitel ». Nous y sommes allés. L'espace Maurice-Boitel est un petit musée qui a ouvert récemment sur les docks à Boulogne-sur-Mer. Il est en forme de cube avec du verre partout. J'avais peur qu'ils ne nous laissent pas entrer car nous n'avons pas l'air spécialement adultes/ appréciateurs d'art, mais ils nous ont laissé entrer avec un sourire et quand ils ont su qu'on n'avait pas 18 ans ils ne nous ont pas fait payer.

Il y avait plein de photos de filles en train de faire du roller-derby qui est quand on fait du roller en rond en troupe en minijupe.

Vadim : Il faut pas emmener Vic ici, il va se tripoter devant toutes ces jambes.

Moi : Ce serait marrant, parce que ça voudrait dire qu'il se tripoterait devant des jambes qui aujourd'hui ont 80 ans et plus.

Vadim : [rires] T'as trop raison.

Il a acheté une carte postale de ces jeunes jambes âgées pour la rapporter à Victor pour qu'il se tripote devant et pour pouvoir lui révéler ça ensuite comme une surprise.

Il y avait des photos en noir et blanc d'énormes pénis masculins.

Vadim : Putain la dick pic du siècle.

C'était de Robert Mapplethorpe (la photo mais pas le pénis). Il avait pris ces photos pour mettre en lumière le corps des hommes non hétérosexuels notamment à un moment où il y avait le virus du VIH. Nous avons observé cette mise en lumière.

Vadim : Je savais pas qu'ils avaient déjà ça dans ces années-là.

Moi : Des sexes en état d'érection ?

Vadim : Non, des photos de ça.

Moi : C'est intéressant pour le message.

Note rétrospective

J'ai laissé ce passage car ce n'était pas de la pornographie car c'était de l'art qui est pertinent à la période étudiée.

Il y avait des peintures de Roy Lichtenstein qui sont : comme des BD mais en gros plan (je ne vois pas l'intérêt) et des peintures d'Andy Warhol qui sont : un emballage de chewing-gum dans un carré, plein de fois le même comme avec l'appli layout (mais de couleurs un peu différentes) et des photos de Cindy Sherman qui sont : des dames nues dans des cuisines, etc. l'air patraque. J'ai compris que c'était un message sur le féminisme.

Moi : Les années 60-70, en plus de la révolution sexuelle, ont permis à de nombreuses femmes d'envisager leur vie de manière plus libérée et de se dégager des carcans familiaux.

Vadim : D'accord.

Il y avait des dizaines d'affiches de mai 68. Il faudra que je fasse un encadré sur mai 68. J'expliquerai plus tard. En gros, plein d'étudiants et d'ouvriers ont dit faut que ça cesse à Charles de Gaulle qui était président et aux gens qui symbolisaient l'autorité, exemple : police, professeurs. Donc ils ont fait des affiches et des tags. Lesquels étaient exposés là pour faire joli. Nous avons regardé ces inscriptions. SOYEZ REALISTES DEMANDEZ L'IMPOSSIBLE ! POLICE PARTOUT JUSTICE NULLE PART ! TOUS EN GREVE TOUS EN REVE ! SOUS LES PAVES LA PLAGE !

Moi : Il faudrait que j'en tague un sur le mur de la rue Georges-Perec pour aider à la justesse de la reconstitution.

Vadim : Putain ? Ils te laisseraient faire ?

Moi : Ils aiment que je fasse preuve d'initiative.

Vadim : Ouais mais bon, à la bombe à peinture ?

Moi : Oui, si le but est la justesse. Mais le problème c'est que je ne sais pas si mai 68 est considéré comme un élément négatif ou positif de cette époque-là. Parce que si c'est comme l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy

(un président américain) ou le suicide de Marilyn Monroe (une actrice), on peut pas en parler car ce n'est pas propice à une ambiance décontractée. Mais si c'est comme l'alunissage sur la Lune, on peut en parler, même il *faut* en parler au moins plusieurs fois par semaine, parce que c'est une anecdote pleine de bonheur.

Il y avait des photos de manifestations pour le droit à l'avortement.

Vadim : Et des trucs genre l'avortement, ils en parlent ?

Moi : Non.

Vadim : C'est considéré comme négatif ?

Moi : Je sais pas. Mais personne a besoin d'avorter, alors c'est pas grave.

Vadim : Et la contraception ?

Moi : Je sais pas. Mais personne fait l'amour, alors c'est pas grave.

Note rétrospective

Faux. J'ai appris plus tard que certains pensionnaires faisaient l'amour, ou des choses un peu comme, et parfois c'est des hommes et des femmes et parfois des hommes entre eux et parfois des femmes entre elles, etc.

Moi : De toute façon, même s'ils faisaient l'amour, ils n'auraient pas besoin de contraception.

Note rétrospective

Pas faux.

Vadim : Et le SIDA ?

Moi : Y a pas encore.

Vadim : Ah ouais, c'est vraiment le monde idéal.

Q. Est-ce qu'*Age tendre* va être adapté en film ?

Eh non ! C'est une question qu'on me pose souvent, parce que c'est vrai que de tous mes livres, celui-là est peut-être celui qui pourrait se prêter de manière la plus évidente à une adaptation cinématographique, avec la musique, les couleurs et les décors qui vont avec. Mais quand les chargés de droits ont envoyé le manuscrit à des maisons de production, l'une des réponses qui m'a le plus choquée a été... « les vieux, c'est moche ». Texto ! En gros, trop de personnes âgées pour que ça soit attractif. Dans un livre, ça passe, parce qu'on est pas obligé d'imaginer en détail ce gros tas de rides, mais à l'écran, c'est un peu dégueu, quand même.

Je dois dire que cette remarque n'a rien fait pour changer mes préjugés déjà globalement assez négatifs envers le monde du cinéma... *Age tendre*, cependant, va bientôt être adapté en BD, ce qui me réjouit au-delà de tout. Et j'adorerais qu'il y ait une adaptation théâtrale.

Pour finir ce très long billet, voici un petit inédit supplémentaire : des extraits de mon propre rapport de stage de 3^e, que j'avais fait dans les bureaux de Disney (le rêve absolu ou bien ?), département graphisme et conception de livres-jeux et de livres d'activité. Ce rapport, que j'ai retrouvé bien après l'écriture d'*Age tendre*, m'a bien fait rire, parce qu'il montre noir sur blanc que j'étais totalement une Valentine.

Cahier de STAGE...

Clémentine
Beauvais



Welcome to

Disney
Company France

Une librairie
en
Allemagne →



↑
Un Donald en porcelaine

Un stylo Arielle →

Des boîtes Smarties Disney ↓

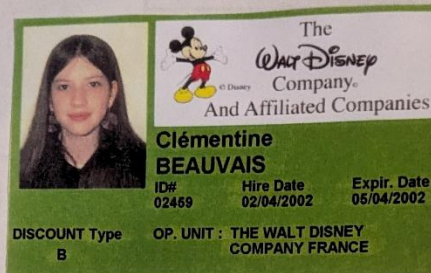


Une
statuette Pisou
en cours de
conception ↓

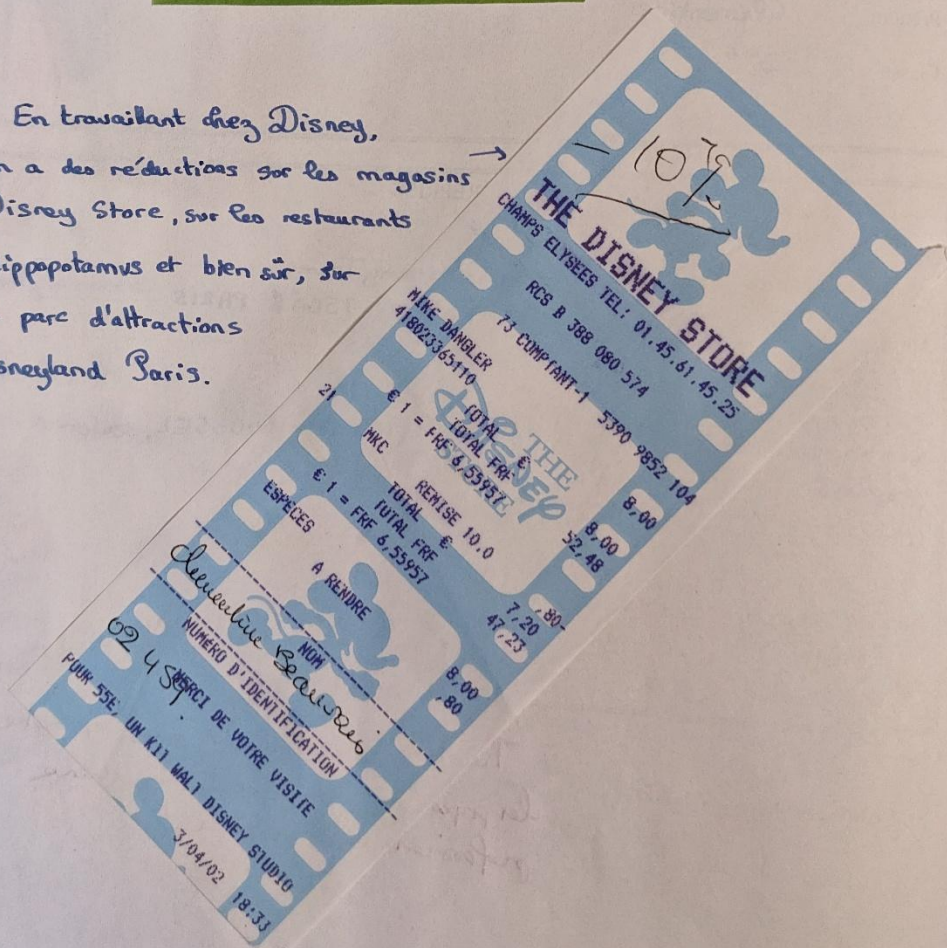


Un coquetier Baby Mickey
←

Mon badge de stagiaire dans l'entreprise



En travaillant chez Disney,
on a des réductions sur les magasins
Disney Store, sur les restaurants
Hippopotamus et bien sûr, sur
le parc d'attractions
Disneyland Paris.



Secteur d'activité

Primaire	Agriculture Horticulture Forêt Pêche Mines	()
Secondaire	Bâtiment Travaux publics Bois	()
	Electricité	()
	Métallurgie Mécanique-automobile	()
	Textile Habillement	()
	Chimie Biologie	()
	Productions alimentaires	()
	Arts appliqués- imprimerie	()
Tertiaire	Hôtellerie – restauration	()
	Tourisme – loisirs	(X)
	Santé –social	()
	Soins personnels	()
	Communication	()
	Transports –manutentions	()
	Commerce Vente	()
	Recherche	()
	Assurance	()
	Maintenance	()
	Organisme financier	()
	Vétérinaire	()
	Administration	()

Décrivez ci-dessous l'activité de l'entreprise :

L'entreprise s'emploie à autoriser des marques à utiliser des licences Disney, ainsi qu'à créer et concevoir des objets Disney, comme des livres, des magazines, des figurines ou des continuity series. Elle emploie 270 personnes qui se chargent du graphisme, de l'édition, des comptes, ainsi que des sculpteurs, dessinateurs...etc...

Vous pouvez joindre à cette feuille tout autre document pour compléter cette présentation.

ETUDE D'UNE PROFESSION 1/2

Réalisez l'étude d'un métier qui vous semble intéressant en organisant votre travail de façon à traiter les sujets suivants :

But de ce métier ; travaux réalisés ; lieu d'exercice ; conditions de travail ; poste de travail ; qualités nécessaires pour exercer ce métier ; niveau d'études ; promotion.

J'ai choisi d'étudier le métier de graphiste

A. Qu'est-ce que c'est ?

1° La nature du travail :

- Quelles sont les tâches et les responsabilités ? (les décrire avec le plus de précisions possible)

Ce travail consiste en une recherche graphique sur de nouveaux projets ; cela s'appelle de la conception graphique.

A partir des directives données, le graphiste cherche les personnages Disney convenant à leur cible (exemple : on choisira Winnie l'ourson pour de très jeunes enfants, Cendrillon ou Blanche-Neige pour des petites filles etc). Ils cherchent également le format, le nombre de pages, le type de livre qui conviennent, selon que le nouveau projet est un livre d'aventures, un livre éducatif, un fascicule... Enfin, le graphiste s'assure de la réalisation graphique du projet dans toute sa fabrication.

2° Les conditions de travail :

- Travaille-t-on à l'intérieur ou à l'extérieur ?
- Décrivez le lieu de travail.
- Quels sont les horaires de travail ?
- Ce travail implique-t-il des déplacements ?

On travaille à l'intérieur, dans un bureau pourvu d'ordinateurs, de scanners, de plans de travail. Les horaires peuvent varier ; la graphiste que j'ai rencontrée travaillait en moyenne de 9h30 à 18h30. Ce travail n'implique pas de déplacements particuliers en dehors du bureau, sauf pour les réunions ou les rencontres avec d'autres personnes.

Comprendre son fonctionnement		X		X
Documenter, m'informer, poser des questions	X		X	
Travailler, avec qui prendre contact		X		X
Faire des notes		X		X
Faire preuve d'autonomie (ne pas dépendre toujours de quelqu'un)	X			X
Resoudre des problèmes (me « débrouiller »)		X		X
Organiser mon stage (préparer, planifier mes observations)		X		X
M'adapter aux règles de l'entreprise		X		X
Respecter les horaires fixés		X		X
Adopter une tenue et un langage correct		X		X
Respecter les consignes		X		X
Etre courtois et disponible		X		X

Donnez en 10 lignes environ vos appréciations sur le stage que vous venez d'effectuer.

Expliquez les raisons de votre choix de ce stage.

Vous semble-t-il positif ou négatif ?

J'ai adoré faire ce stage. Je l'avais choisi car j'aimerais, plus tard, travailler dans l'écriture et l'illustration de livres pour enfants. Pendant cette semaine, j'ai énormément appris et je me suis aperçue que passer une journée dans une entreprise est très fatigant ! A mon stage, j'ai recherché des images pour former des albums et j'ai observé des photos d'insectes à publier ; je me suis intégrée à l'équipe et j'ai pu voir tous les secteurs : ceux des éditeurs, des graphistes, des concepteurs ; j'ai appris comment on passe d'une maquette à un livre, j'ai vu tous les petits problèmes qu'on peut rencontrer lors de la conception d'un projet, je me suis aperçue de l'importance du travail en équipe... c'était une expérience très intéressante et constructive. De plus,

Un 11 ...
j'ai eu énormément de chance car l'équipe était très dynamique et sympathique, ils m'ont immédiatement acceptée et ont répondu très gentiment à toutes mes questions, en me sachant par que je ne sois pas trop perdue. Comme je le disais plus haut, c'est le travail en équipe qui m'a le plus impressionné, la nécessité de faire partager ses créations et la complicité qui peut se créer dans une communauté de collègues. Je suis allée à une réunion où on a fêté l'anniversaire de l'un des graphistes, et je me suis aperçue que c'était un peu comme une deuxième famille!

De plus, je n'ai pas spécialement eu l'impression que l'ambiance était stressée, car tout avait un rapport avec Disney, et personne ne peut paraître vraiment angoissé en disant: "Je ne sais absolument pas quoi choisir entre le dessin de Donald et celui de Pluto!". Je me suis amusée tout en apprenant les points les plus essentiels du fonctionnement d'une entreprise.